

1.3. Le camp de la paix

Document

- 1^{ère} de Lycée -

Discours pour la paix, Jean Jaurès Chambre des Députés, 20 décembre 1911

« Messieurs, les forces de guerre qui sont dans le monde, je ne les connais pas ; mais il faut voir aussi, il faut reconnaître et saluer les forces de paix.

La guerre même travaille à sa manière pour la paix, par l'idée des horreurs que la guerre moderne déchaînerait.

Quand on parle, quelquefois à la légère, de la possibilité de cette terrible catastrophe, n'oublie, messieurs, que serait un événement nouveau dans le monde par l'étendue de l'horreur et par la profondeur du désastre.

Il fut un temps, aux âges de la barbarie celtique et germanique, où les peuples se précipitaient tout entiers par grandes masses de familles agglomérées, c'étaient des nations et des nations qui, du fond des forêts des bords du Danube ou du nord de la Germanie se ruaient à la conquête et à la bataille. Mais ces forces déchaînées, ces multitudes colossales, elles se mouvaient dans un monde primitif comme elles et leur puissance de destruction était limitée par la puissance même de production de la race humaine encore inférieure et rudimentaire.

Plus tard, ce ne sont plus des nations entières, mais, au cours du moyen âge, au cours de la monarchie moderne, des armées de métier puissamment armées qui se déchaînaient à travers des civilisations déjà délicates et denses ; mais ce n'étaient que des petites armées. Aujourd'hui, messieurs, les armées qui surgiraient de chaque peuple, millions de Germains, millions de Russes, millions d'Italiens, millions de Français, ce seraient les nations entières, comme au temps des barbaries primitives, mais déchaînées cette fois à travers toutes les complications, toutes les

richesses de la civilisation humaine. Ce serait, au service de ces nations colossales, tous les instruments foudroyants de destruction créés par la science moderne.

Et qu'on n'imagine pas une guerre courte, se résolvant en quelques coups de foudre et quelques jaillissements d'éclairs ; ce sera, dans les régions opposées, des collisions formidables et lentes, comme là-bas celles qui se produisirent en Mandchourie entre Russes et Japonais ; ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur, sous les ravages des obus multipliés, de la fièvre s'emparant des malades, et le commerce paralysé, les usines arrêtées, les océans, traversés aujourd'hui en tous sens par les courants de fumée de leurs vapeurs, vides de nouveau et rendus aux solitudes sinistres d'autrefois.

[...]

Mais, prenons-y garde, c'est toujours dans la fièvre des guerres extérieures, c'est sous le coup de l'invasion de Brunswick avec les journées de septembre, c'est sous le coup de la guerre de 1870, avec toutes les convulsions de Paris assiégé, c'est en Russie, dans la fièvre de la guerre russo-japonaise, toujours, partout, que toutes les fièvres de guerre extérieures, servant la passion sociale, sont portées par une contingence de guerre, au paroxysme même de la violence, et ce sont les conservateurs qui devraient désirer le plus le maintien d'une paix dont la rupture amènera le déchaînement des forces désordonnées.

Voilà des raisons premières de réagir contre la guerre et de briser dans notre esprit sa fausse loi de fatalité. »

Jean Jaurès, *Œuvres, VII, Pour la paix, IV, L'Europe incertaine (1908-1911)*, Paris, Rieder, 1934, pp. 428-433

